Document généré le 15 juil. 2025 06:44

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

La surface et la profondeur

Carole Massé, *La mémoire dérobée*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 90 p.
Claudine Bertrand, *L'amoureuse intérieure* suivi de *La montagne sacrée*, Montréal/France, Le Noroît / Le Dé bleu, 1997, 122 p.
Claudie Gignac, *Les heures lentes*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997, 104 p.
Reine-Aimée Côté, *Haillons de lune*, Chicoutimi, Éditions JCL, 1997, 110 p.

Jocelyne Felx

Numéro 89, printemps 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38124ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1998). Compte rendu de [La surface et la profondeur / Carole Massé, *La mémoire dérobée*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 90 p. / Claudine Bertrand, *L'amoureuse intérieure* suivi de *La montagne sacrée*, Montréal/France, Le Noroît / Le Dé bleu, 1997, 122 p. / Claudie Gignac, *Les heures lentes*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997, 104 p. / Reine-Aimée Côté, *Haillons de lune*, Chicoutimi, Éditions JCL, 1997, 110 p.] *Lettres québécoises*, (89), 37–38.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Carole Massé, *La mémoire dérobée*, Montréal, Les Herbes rouges,1997, 90 p., 14,95 $.
Claudine Bertrand, *L'amoureuse intérieure* suivi de *La montagne sacrée*, Montréal/France, Le Noroît/Le Dé bleu, 1997, 122 p., 15 $.
Claudie Gignac, *Les heures lentes*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997, 104 p., 12,95 $.
Reine-Aimée Côté, *Haillons de lune*, Chicoutimi, Éditions JCL, 1997, 110 p., 11,95 $.

La surface et la profondeur

POÉSIE
Jocelyne Felx

Quand le poème devient le lieu de la contradiction résorbée.

QUATRE POÈTES FONT DE L'INTÉRIORITÉ consciente d'elle-même le vrai contenu du poème. Leur parole impose sa médiation entre la surface et la profondeur. Ces poètes cherchent, dans la déchirure du poème, la rencontre de l'espace mental et de l'espace tactile du monde humain. Par les interstices du symbole filtrera, chez Carole Massé, « la blessure du langage, le crachat de la vie » et, chez Claudine Bertrand, « le livre abandonné/Des récits impossibles ».

Le sensible abstrait

Le recueil de Carole Massé (comme ceux de Serge Patrice Thibodeau, dans un autre registre) reconduit la poésie à cette opposition majeure entre l'esprit et la chair. D'entrée de jeu, dans *La mémoire dérobée*, Massé installe l'existence belliqueuse de l'esprit, factice dans sa rectitude, et de la chair, radicale comme l'embrasement. Le voyage initiatique de celle qui porte en elle ces sœurs ennemies connaît l'exaltation et le déchirement. À la faveur de l'allégorie du double, Massé vivifie la sécheresse aride et sombre du concept. Sans fureur ni jeu chaotique, sa prose confronte le ton le plus nu et le plus riche, la blanche austérité et la somptuosité du sens, la plénitude sacrée et le désordre du divin délire, rendant sensible le destin de l'âme poétique. Le *je* central de la confession (ou de l'auto-analyse), en vivant le Deux de la dualité, se hausse au niveau du personnage d'une fable qui l'englobe et le transcende. Le recueil revêt ainsi la splendeur concrète des récits d'origine. Nous plongeons dans ses pages avec ravissement.

Carole Massé

Contre la mémoire dérobée (par le pouvoir familial et les autres pouvoirs pour s'introduire dans le nom de celle qui parle ou pour la ranger dans un ordre), un cri cherche donc à trouver sa place manquante, à rompre le silence. La fausse sagesse, « très vieille femme envieuse » qui bouche tous les horizons du risque, disait déjà Anne Hébert dans les années soixante, creuse un « fossé entre la vie et sa représentation » (p. 40). À travers une symbolique qui m'a rappelé Anne Hébert, et une insoumission qui « dérobe » à Antonin Artaud quelques vérités sur les « oscillations au niveau de l'être », la parole de Massé joue superbement son rôle de rupture (avec le conformisme) et de liaison (avec la vie), propre à l'art. Le cri s'installe à la place de la plus haute pensée, sans pour autant soustraire l'appartenance magique du signe à la chose signifiée, souveraine. Le texte reflète des propos mûris plutôt que des humeurs. Inversement, le découpage où les phrases se détachent les unes des autres et se regroupent librement suggère une ressemblance avec le vers ou la strophe. Manifestement, la femme meurtrie, qui ne détonne pas d'un ton, fomente là ses ruses pour égarer la prose et étourdir le syllogisme.

Claudine Bertrand

Dans *La mémoire dérobée*, Massé ne nomme pas directement les conflits, mais donne à ces forces des noms que nous saluons comme des concepts ou des symboles : le Pouvoir, le Crime, l'Histoire, la famille, le double, la robe, auxquels elle oppose la Maison, l'Être, le secret, la clôture, le passage, la poésie, l'amour et le temps. La métaphysique subjective de son écriture en est une de la vie dressée contre les artifices qui servent de paravents et d'excuses. Le développement y est ingénieux, et nous, lecteurs, sommes emportés, ravis (au sens le plus fort).

La conciliation des contraires

L'amoureuse intérieure suivi de *La montagne sacrée*, de Claudine Bertrand, fonctionne comme un livre double dont le premier se présente comme un en deçà d'où l'art tire son origine, et le second, comme un au-delà vers lequel tendent le particulier et le sensible. La conciliation des contraires appartient au point de vue supérieur de l'art, symbolisé par la montagne (lieu de l'apaisement). Le poème de Bertrand tente principalement de tirer au grand jour les mécanismes qui motivent l'œuvre d'art. De prime abord, le duel entre l'esprit et la diversité du réel — ses tentations voluptueuses —, apparaît telle une nuit sans espoir où la passion absorbe toutes les limites. Les amours pour des êtres de fuite, incapables de réciprocité font de l'écriture un instrument pour descendre dans le dur creuset où rougeoie une image de soi, terrible et sensuelle. Entre l'aveu et le masque, Bertrand installe ses clichés sur le désir; la passion s'énonce de façon instinctive : draps satinés, plages, mer, été, jeunesse, passion pour l'inutile. L'interaction du besoin inconscient de dire et de la résistance du matériau à travers les images, la syntaxe, les « flash-back » et les pronoms personnels, surexploités,

reflètent l'arrière-monde psycho-sexuel. Ainsi, le jeu des pronoms *elle*, *je* et *il*, exprime, dans la prose de « L'amoureuse intérieure », le corps passionné, grisé par la vie affective et pathétique. Par contre, dans *La montagne sacrée*, texte versifié, les pronoms *je*, *vous* et *nous* se lisent au féminin singulier ou au féminin pluriel, tandis que les *il* et *elle* figurent principalement la montagne ou l'art. Le trauma infantile (omniprésent dans l'œuvre de Bertrand), les conflits et les inhibitions, transfigurés, vont passer de l'individualité au générique.

D'une partie à l'autre, s'écrit donc, dans la matérialisation du texte, la transmutation du plus négatif en le plus positif, ou encore le déplacement de la pulsion sexuelle de son but immédiat vers un but supérieur — de la mer, image horizontale (et prose), à la montagne, image verticale (et vers). Sur le plan de la structure, l'axe le plus nerveux de l'œuvre est justement l'occurrence incessante des choses de la vie et des choses de l'art qui sape la saveur autobiographique.

L'amoureuse intérieure suivi de *La montagne sacrée* remonte plusieurs crans au-dessus du précédent recueil *Une main contre le délire* (1995), dont la tapisserie multicolore d'impressions ou d'artifices inutilement byzantins m'avait déçue. Dans son dernier recueil où passion et volupté opacifient la transparence du sens pour toucher la présence de la blessure première, le chemin qui traverse la nuit appelle avec pathétisme et justesse la paix de l'art.

Correspondance intime

Claudie Gignac ne se laisse pas tenter par les artifices de style, les tonalités hétérogènes. Poèmes de l'affirmation, *Les heures lentes* nous proposent un climat lancinant tissé d'attentes et de silences. Fi de l'insurrection ! Les confiantes et constantes espérances ont raison de l'absurdité et du désordre chaotique du destin. La mort, l'amour et le temps qui fuit viennent en petites notes, comme si la vague s'analysait en gouttelettes. La justesse domine, mais aussi la justice rendue à soi-même et aux autres, ceux que nous aimons.

Si Claudie Gignac réussit fort bien à faire entendre sa voix sans avoir besoin d'en rajouter ou de hausser le ton, par contre, en voulant aussi l'unir à la pensée féministe, elle amoindrit son propos qui reste bien en deçà de ce qui fut dit, déjà. Par bonheur, la souplesse du vers en nuance la musique, et la variété des éclairages successifs, liée aux six sections du recueil où elle tente, mine de rien, de dialoguer avec les épigraphes, rompt toute monotonie. Marie Uguay, Marie-Claire Blais, Denise Desautels, Christiane Frenette, Rainer Maria Rilke et Hélène Cixous l'inspirent donc au fil du texte sans que la complicité n'altère sa voix propre. Les raccourcis du poème, maîtrisés, s'appuient principalement sur l'ellipse et les blancs internes qui, en plusieurs pages, soulignent l'antithèse. Car cet univers feutré comme une mer étale renvoie, çà et là, au moutonnement des vagues et aux monstrueuses bourrasques du vent venues secouer le thème maritime, figures de l'instabilité, de l'oscillation entre la vie, le rêve et la mémoire. Cette écriture, d'une esthétique encore trop sage pour être vraiment percutante, m'apparaît très prometteuse.

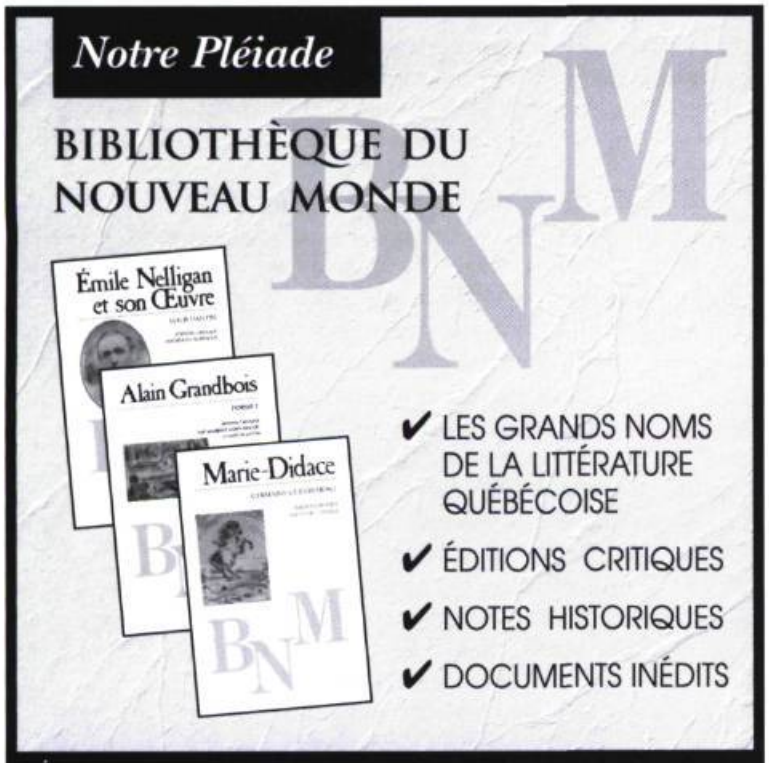
Poète du fleuve, Claudie Gignac joint sa voix à celles d'autres poètes du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie tels Paul Chanel Malenfant, Rachel Leclerc et Sylvain Rivière.

Pensée érotique

Il faut vaincre les forces répulsives du titre et de l'avant-propos avant de consentir à habiller nos moments de lecture des « Haillons de lune » de Rose-Aimée Côté. La résistance vaincue, dès les premières pages, le livre nous apparaît déjà comme une manière de cultiver sa liberté en jouant de la délicieuse contradiction entre le désir des corps et l'esprit, plans affectif et intellectuel confondus. L'organisation architecturale de ce poème unique de quatre-vingts pages n'est pas aussi ample que l'avant-propos, maladroit, le laisse entendre. Sans division ni ponctuation, il respire davantage par touches successives, page par page, vers par vers. La valorisation de la jouissance, dans le labyrinthe de l'amour, déroule son fil avec beaucoup d'aisance. Cependant, çà et là, à travers épithètes précieuses, symboles érotiques, images coquines, aile, plume, oiseau, suggérant une impression d'envol et sublimant le monde réel, une certaine élégance fabriquée devient lassante.

Heureusement, la ruse de la poète d'intégrer une quarantaine de vers de Mallarmé aux siens opacifie l'avancée de surface jusqu'au seuil du mystère. La féerie de l'attraction amoureuse, aimantée par la profondeur, libère alors cet état d'appui instable qui nous trouble et nous séduit. Mais, à la délicieuse peinture érotique, il manque cet art introspectif plus personnel.

Somme toute, l'esprit français, fait de réticence et de finesse, et une spontanéité bien québécoise où la voix plonge, mord et s'amuse « à appartenir au bal masqué des désirs » (p. 76) jusqu'au matin en haillons de lune, laissent transparaître une belle sensibilité (exempte des couleurs surannées et académiques que laissait entrevoir l'avant-propos).



Également disponibles chez votre libraire

Diffusion
Téléphone : (514) 449-5624
Télécopieur : (514) 449-7808

Commandes
par téléphone : (514) 449-7886
par télécopieur : (514) 449-1096
par courrier électronique : presses@gmorin.qc.ca